

# Non à l'ordre moral

Publié le 18/01/2018 à 14:40



Jacques Julliard

Éditorialiste

Quand la vérité est porteuse de contradictions, il ne faut pas vouloir à tout prix supprimer les contradictions : ce serait attenter à la vérité. Témoin, la suite française de l'affaire Weinstein.

**Premier temps : la déferlante « Balance ton porc ! »** : sidération et dégoût. Même si tous les hommes ne sont pas assimilés à des cochons et que seuls les plus bestiaux d'entre eux sont visés. Mais il n'est pas vrai, contrairement à ce que dit la doxa à la mode, qu'il faille employer des mots sales pour désigner les choses sales. Sinon, où serait la supériorité des gens propres ? Imagine-t-on un hashtag « #balance ta truie ! » ? Le scandale serait énorme.

Et puis, même pour le bon motif, la délation reste la délation, c'est-à-dire une des choses les plus viles qui puissent sortir du cœur humain. Il s'est trouvé, au lendemain de la guerre, des résistants pour refuser de donner des officiers allemands en fuite.

La dénonciation, c'est la police partout. Une société qui fait elle-même sa police, au lieu de la confier à une institution spécialisée, y compris dans le domaine des mœurs, est une société en voie de totalitarisation. On ne dénonce pas.

**Deuxième temps : cette opération de proscription publique était nécessaire.** En témoigne l'ampleur du mouvement, un véritable raz-de-marée qui a balayé les sociétés occidentales. Bien peu le reste du monde, là où le besoin s'en fait le plus sentir, malheureusement. Cela ne changera pas

grand-chose aux violences faites aux femmes dans le cadre du couple ou de la famille, mais leur évitera d'être les proies de patrons cyniques ou de maîtres chanteurs. Félicitons-nous d'ailleurs qu'en France la dénonciation ait rarement pris un tour personnel. Ce qui vient de se passer, corrélatif à leur entrée en grand nombre sur le marché du travail, est le prolongement du mouvement d'émancipation des femmes, qui restera l'honneur de ce triste XXe siècle. On ne peut que s'en féliciter.

**Troisième temps : soyons vigilants quant aux conséquences. A la faveur de cette opération catharsis, à la fois désagréable et indispensable, se développe un climat de suspicion généralisée, une sorte de maccarthysme sexuel,** qui assimile tous les comportements masculins envers les femmes à ces viols. Un attouchement volontaire dans le métro aux heures de pointe est condamnable, ce n'est pas un viol, pas plus que le larcin d'une pomme à la devanture d'un magasin n'est assimilable au grand banditisme. Le prétendre, c'est succomber à l'androphobie venue d'Amérique qui professe que l'état normal des relations entre les hommes et les femmes, c'est la guerre. Ce mélange de refoulement puritain et d'obsession sexuelle n'a pas sa place dans une société comme la nôtre, civilisée - pour partie - par des siècles de relations bienveillantes, et non hostiles, en un mot par la complicité entre les hommes et les femmes. Nous n'allons tout de même pas laisser réduire la société française à une vague université américaine où, avant de passer au lit, les deux parties sont censées établir un contrat synallagmatique en double exemplaire, où l'on coche des cases indiquant ce que chacun aura le droit de se permettre sur le corps de l'autre. Il y a quelque chose de pire, de plus obscène que l'amour tarifé, c'est cet amour programmé, que l'on voudrait bien nous fourguer comme une avancée de la civilisation. Nous devons répondre sans complexe aucun qu'ici comme dans d'autres domaines nous ne sommes pas en retard sur les Etats-Unis, nous sommes en avance ; car la civilisation, c'est l'éducation du désir, et même sa spiritualisation, ce n'est pas sa répression.

Tenez : il y a une chose dont aucun des deux camps ne parle, car ce quelque chose est devenu la forme suprême de l'inconvenance, et qui est tout simplement l'amour. Sans lui, les relations sexuelles tournent facilement au rapport de forces, et à ce jeu du plus fort, c'est le plus souvent le mâle qui gagne. Mais de cela, les féministes américaines et leurs émules françaises ne veulent pas entendre parler : l'amour, quelle horreur !

Pire que le viol, puisque pour ces esprits pervers l'amour, c'est le viol, aggravé par le consentement de la victime.

**Résumons** : il faut considérer ces trois moments de la controverse, que j'ai bien été obligé de décrire successivement. Ils doivent être tenus comme les facettes opposées, voire contradictoires, d'une même réalité.

Ainsi la déferlante post-Weinstein doit être regardée comme une étape dans le grand mouvement d'émancipation dont j'ai parlé ; un moment critique, et en aucun cas l'état souhaitable et définitif des relations entre les hommes et les femmes. Ici, je fais confiance à la culture française, et même, comme l'a écrit Mona Ozouf, à la *singularité française* pour empêcher, sous prétexte de faire régner la vertu, la nouvelle armée du salut de piétiner avec ses gros sabots ce que nous avons de plus précieux dans l'ordre de l'intime : la connivence, l'amitié, oui, l'amitié entre les hommes et les femmes.

Au passage, salut à Catherine Deneuve. Je l'admire depuis longtemps pour son talent, son élégance, son indépendance d'esprit. Elle a signé un manifeste mal fichu, confus, et même contre-productif. Mais il fallait bien que fût, à un moment donné, opposé un holà ! à tous les fantasmes castrateurs d'un certain féminisme qui finit par se dissoudre dans la haine des hommes. Réclamer le droit d'être importunée était évidemment une provocation rhétorique. Les signataires auraient dû s'aviser que l'humour n'est pas la qualité dominante des nouvelles dames patronnesses. Des dames patronnesses « progressistes », comme dirait Laurent Joffrin. C'est égal : que les hommes en soient réduits à se raccrocher au manifeste des 100, signé exclusivement par des femmes, en dit long sur la situation de chiens battus où les voilà réduits. C'est malsain, car les harceleurs et les violeurs s'en contrefichent.

**Et maintenant, parlons du contexte.** Le contexte s'appelle l'ordre moral, c'est-à-dire le refus du droit à l'expression pour les opinions déviantes. Si réclamer le « *droit d'être importunée* » tend à devenir un délit, qu'en sera-t-il de la Martine du *Médecin malgré lui* qui proclame, avec un humour dont Sganarelle fera plus loin les frais, « *il me plaît d'être battue* » ? A la trappe, ce Molière, qui est mort, mâle et blanc. A la trappe, ce Rabelais, qui ne parle pas toujours des femmes avec le respect qu'elles ont conquis et qui se moque, dans une contrepèterie célèbre, des femmes folles à la messe ! A la

trappe, Rousseau, dont, tant mieux pour sa réputation, on ne lit pas le dernier livre de l' *Emile*, monument de misogynie, qui, aujourd'hui, le ferait traduire devant le tribunal du féminisme, en attendant les tribunaux tout court.

*J'exagère ? Nullement, comme en témoigne l'affaire* qui a une chance de rester comme une date dans l'histoire déjà longue de la bêtise humaine. Je n'aime déjà pas beaucoup que les metteurs en scène actuels se donnent le droit, au nom de leur « inspiration » propre, de tripatouiller Shakespeare, Racine ou Tchekhov : ils « dépoussièrent », comme ils disent. Mais quand c'est au nom de la moralité publique, et sur l'injonction du propriétaire du théâtre, encore, qu'un certain Leo Muscato se permet au Teatro del Maggio de Florence d'inverser le dénouement du sublime opéra de Bizet, inspiré par la nouvelle de Prosper Mérimée, il faut crier basta ! Tous aux abris ! Les cafards et les cloportes sont parmi nous.

Car enfin, pour qui connaît *Carmen*, il est aussi scandaleux de voir la Bohémienne tuer Don José que l'inverse, dans le livret de l'opéra. Et même plus. Comme c'est Don José qui a déserté, s'est fait contrebandier, pour les beaux yeux de Carmen et pour la fleur qu'elle lui avait jetée. Tandis qu'elle-même, après l'avoir ensorcelé, s'appête à le quitter sans autre forme de procès pour un bellâtre de toréador. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les torts sont partagés, mais dans la doxa moderne il n'est pas tolérable qu'un homme tue une femme par amour, tandis qu'à l'inverse, que celle-ci se débarrasse de son amant d'un coup de pistolet ne soulève apparemment pas d'objection. Et voilà comment l'on transforme l'irruption de la tragédie grecque dans les arènes de Séville en un plat mélodrame. L'art fait mauvais ménage avec l'ordre moral, *les Fleurs du mal* en témoignent.

C'est aussi le despotisme de l'opinion correcte qui a amené la maison Gallimard à renoncer à la réédition des pamphlets antisémites de Céline. On dira que, devant la gravité de l'affaire, le devoir de censure est ici justifié. Je n'en crois rien. Comme l'a souligné Antoine Gallimard lui-même, ce n'est pas dans les écrits de Céline que les jeunes musulmans de banlieue tentés par l'antisémitisme iront chercher leur inspiration. Echantillon pris au hasard dans ce fatras dégoûtant : « *Le juif est un Nègre, la race sémite n'existe pas, c'est une invention de franc-maçon, le juif n'est que le croisement de nègres et de barbares asiates* » ( *Bagatelles pour un massacre* , p. 191-192).

*En historien consciencieux, j'ai acheté sur les quais comme précédemment* . Je n'ai pu achever ni l'un ni l'autre, tant l'ineptie l'y dispute à la bassesse. Mais la volonté de censure qui émane des nouveaux bien-pensants n'a, hélas, rien à voir avec la volonté de lutter contre le nouvel antisémitisme des banlieues. Que ce soit une pure imposture, je n'en veux pour preuve que la quasi-absence de réactions qui a suivi l'assassinat de Sarah Halimi aux cris d' « *Allah akbar !* » Il a fallu la pétition de quelques intellectuels pour que la presse de gauche se décide à en parler. On fait de grands moulinets d'indignation contre la réédition de Céline, mais on laisse les juifs vivants, les juifs réels, quitter silencieusement nos banlieues, et même notre pays, sans dire mot. Comme en Allemagne sous le IIIe Reich. Hypocrisie, j'écris ton nom.

**Quelle est la signification politique du nouvel ordre moral qui est en train de s'installer sur la France ?** Un nouveau partage du pouvoir, à l'intérieur du condominium libéralo-libertaire, règne. La gauche, sous la forme de l'intelligentsia bobo qui a surnagé au milieu du naufrage, sait qu'elle ne retrouvera pas le pouvoir politique d'ici longtemps. Le compromis historique qu'elle est en train de passer implicitement avec le macronisme est le suivant : à vous le pouvoir politique, à nous le pouvoir moral. Comme jadis entre gaullistes et communistes, mais sur des bases complètement différentes. La base du contrat, c'est la modernité, c'est le progrès : c'est le mot de Macron, c'est le mot de l'intelligentsia de gauche.

Les deux précédentes tentatives d'ordre moral qu'a connues la France contemporaine émanaient de la droite la plus fieffée : la première, dans les débuts de la IIIe République, sous les auspices de l'Eglise et du duc de Broglie ; la seconde, sous le régime de Vichy. A défaut d'être de gauche, le nouvel ordre moral est pensé et organisé par une partie de la gauche. Mais le peuple en est absent. Une telle configuration, assez originale dans le cadre français, eût intéressé Pareto, le grand sociologue de la domination des élites sur les peuples. Il en aurait tiré ses conclusions pessimistes et désabusées sur la réalité de la démocratie : derrière la gesticulation populiste, le pouvoir réel du petit nombre.

<https://www.marianne.net/debattons/editos/non-l-ordre-moral>